

LA PASSION DE L'IGNORANCE

Alain Colombo

Le sujet à un rapport compliqué avec ce signifiant maître parce qu'il est à la fois celui qui nous convoque, qui nous appelle à l'existence et celui qui nous anéantit si on s'en approche de trop près.

Nous entretenons de ce fait, d'emblée avec lui, une relation d'hainamoration. C'est encore le signifiant de l'emprise, de l'emprise sur le corps. C'est aussi celui autour duquel se joue la question de la vérité qui comme le martèle Lacan ne peut pas toute se dire... elle ne peut pas toute se dire parce que la jouissance en S1 se défalque de tout énoncé. Elle se défalque du savoir qui est en S2. Cette disjonction de la vérité et du savoir est la source d'une tension irréductible pour le sujet humain qui va néanmoins chercher à les conjoindre.

Le S1 est tout désigné pour susciter et vectoriser la passion de l'ignorance parce que de ce rapport qui nous lie à lui nous ne voulons rien savoir.

J'ai choisi de vous parler de la passion de l'ignorance parce que Lacan considère l'ignorance comme une des voies de réalisation de l'être. Il donne paradoxalement à la notion d'ignorance la portée d'un concept ontologique constitutif du sujet de la parole ; ceci parce qu'il situe la question de l'être sous les auspices du signifiant et de sa logique.

Lacan met en place une loi signifiante sur laquelle il construit une théorie du sujet qui nécessite le recours à l'ignorance comme fondement de l'existence.

Dans cette perspective la question de l'être ne peut prendre qu'un caractère passionnel parce qu'il nous faut absolument ne rien savoir de ce qui nous constitue. Parce que ce qui nous constitue, le signifiant, prononce aussitôt notre inconsistance et nous divise entre vérité et savoir.

Ce préambule nous laisse entendre l'existence d'un lien entre cette question de l'ignorance et ce temps mythique du refoulement originnaire qui préside à l'assomption du sujet, à sa prise de parole comme à son entrée dans le champ du désir.

Quelques considérations sur les rapports que nous entretenons avec le verbe être vont nous permettre d'approcher cet enjeu.

Jean Szpirko a proposé lors d'une intervention à la Plata en 2004 une petite définition de la passion sur laquelle je vais prendre appui pour introduire mon propos sur cette question de

la passion de l'ignorance.

Il parlait des trois passions de l'âme, de ces trois affects positionnels du sujet par rapport à la question de l'être décrits par Lacan, à savoir : l'amour-haine, la passion de la servitude et la passion de l'ignorance.

Je le cite : « la passion c'est ce qui emporte le moi dans son aspiration à être, comme si être était une chose possible... c'est un mouvement vers l'être qui ne peut être compréhensible que s'il y a à minima une perception : celle d'un manque à être, d'un manque à être fondamental qui chercherait à se résoudre »¹. C'est une définition toute simple mais qui recouvre néanmoins de façon synthétique et dynamique ce qu'il en est de la réalité psychique en tant qu'elle se constitue face au réel. Dans cette définition, la question de l'être équivaut au réel. Elle polarise la vie psychique et se présente comme son horizon. L'aspiration à être n'est que la mise en tension de l'appareil psychique, un vecteur, l'expression du fantasme qui vise une jouissance.

Pour développer sa définition Jean Szpirko ajoute que « toute tentative de définir le verbe être nous fait courir après l'impossible car le verbe être est assorti en permanence de « bien que », « quoique », qui précise ce qu'il est. Et chaque nouvelle précision rend impossible la transmission de ce qu'est le verbe être. Aussi le verbe être n'est jamais, contrairement à l'assertion habituelle en situation d'état mais il représente une situation qui tend vers et il ne peut tout au plus que tendre asymptotiquement vers lui-même. »¹ Cette remarque désigne le manque à être comme fondamentalement, intrinsèquement lié à la nature, au statut du verbe être.

Elle souligne l'impuissance de la langue à dire vraiment ce qui est, à énoncer la vérité.

Si être est impossible et si malgré cette impossibilité nous affirmons notre aspiration à être alors cette définition implique d'emblée qu'aucun de nous ne saurait échapper à cette passion de l'être, à cette aspiration à être qui cherche à tout prix sa résolution. En effet pour continuer à vivre, à exister il nous faudra aussi démentir cette impossibilité. Ce démenti engendre la passion de l'ignorance tout en lui conférant la portée d'une crise ontologique. On ne

saurait guérir de cette passion pas plus qu'on ne peut lui échapper. Il n'y a pas d'autre possibilité que de faire avec. Avec toutefois cette réserve que la manière de faire avec se présente différemment selon notre structure psychotique, perverse ou névrotique. L'affect positionnel du sujet concernant son être dépend en fait de la modalité de sa réponse au manque perçu dans l'Autre. Nous essaierons d'y revenir.

Cette impossibilité et son démenti ne peuvent consister ensemble que grâce à une défense psychique que Freud a désigné sous le terme de dénégation auquel se prête l'heureuse formule d'Octave Mannoni « je sais bien mais quand même ». Sa finalité consiste ni plus ni moins à nous permettre de continuer à exister. Pour continuer à exister, il nous faut ignorer cette impossibilité et croire que ce manque à être finira par se résoudre un jour. Aussi tout ce que nous cherchons à percevoir, à penser porte la marque de cette croyance. Cet espoir est au cœur de tout ce qui nous anime. Il nous propulse en avant ; il nous pousse à croire à l'amour, à la science et à tout ce qui peut se présenter sous la forme du signifiant maître ou encore vers tout ce qui nous semble pouvoir saturer la question de l'être. La quête de ce signifiant maître peut à la limite être projetée dans l'au-delà, dans l'espoir d'une réalisation différée de notre être, établie sur la foi d'une existence après la mort. Ceci : grâce à la croyance en un dieu désigné dans les écritures comme le seul être qui est : « je suis celui qui suis » ; d'un dieu dépositaire de notre être et auprès de qui nous pourrions un jour nous réaliser, être... enfin ! En définitive, dans le fantasme, être serait possible pour qui sait attendre. L'espoir à ce titre n'est que l'autre nom du fantasme.

Cette définition présente l'intérêt de nous faire accéder à une idée de l'inconscient comme ce qui est, non pas derrière nous mais devant nous, comme quelque chose qui nous tire en avant et constitue notre horizon, notre avenir, la promesse d'un jour radieux. Alors du coup nous ne voulons plus rien savoir de cette impossibilité pour que la passion continue à nous animer, à nous faire exister.

Ces considérations sur le verbe être nous

¹ Jean Szpirko, Les passions de l'âme, La Plata, août 2004, Inédit.

conduisent à un constat. Elles font apparaître un isomorphisme entre le signifiant être et le phallus au point de pouvoir établir une équivalence entre ces deux termes. Comme le phallus, le mot être a valeur de signifiant du manque dans l'Autre puisque dans l'Autre il n'y a pas de signifiant qui rende compte de l'être comme tel ; l'être fait défaut tout autant que le phallus. Il est donc appelé à représenter le signifiant qui manque à l'Autre pour qu'il soit complet. Si nous pouvions dire l'être le champ de l'Autre serait immédiatement saturé. En outre, Il a comme le phallus la propriété de définir le réel comme registre de l'impossible et il induit l'imaginaire puisque le manque à être cherchera toujours à se résoudre imaginairement. Autour du signifiant être se nouent les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire ; nouage qui est le propre de la fonction phallique. En fin de compte la question de l'être nous paraît équivaloir à ce que Lacan désigne par le concept de signification phallique. (Mais tout signifiant selon la place à laquelle il est mis n'a-t-il pas cette valeur phallique ?)

La difficulté que rencontre le sujet de la parole confronté à ce manque à être qui cherche à se résoudre se complexifie mais s'éclaire aussi si on resitue cette question dans le champ de la demande non pas celle du sujet comme nous l'avons fait jusqu'à présent mais celle de l'Autre.

Car, avant même de prendre conscience de son être dans l'exercice de la parole, l'infans est pris dans le champ d'une demande d'être. Il fait l'objet d'un réquisit en premier lieu par sa mère qui par le biais des signifiants de ses demandes et de son amour le somme d'exister, donc de répondre à partir de ses signifiants à elle. Je dis sommé de répondre pour faire sentir le caractère impératif de ce surmoi maternel qui nous requiert. A ce niveau là Lacan a bien raison de soutenir que la mère a quelque chose d'un crocodile. Et sur ce fond d'aliénation, l'infans devra s'emparer des signifiants de la demande de l'Autre, les faire siens, pour qu'à travers eux, dans l'inter-dit, quelque chose de son être arrive à se dire.

Le désir d'être de l'homme s'origine dans

l'Autre (L'Autre de l'amour et de la dépendance), par l'Autre et pour l'Autre.

Cette condition ontologique fait apparaître que le surgissement du sujet de la parole est déjà une réponse. Cette condition initiale rend presque évidente la notion de transfert qui implique que nous ayons besoin de nous adresser à l'autre à nos semblables pour asseoir notre existence ; une existence en perpétuelle quête de confirmation, de reconnaissance.

J'ai eu l'occasion de m'occuper longtemps d'enfants autistes soit : d'enfants dont on peut dire : « ils n'ont pas répondu. » Ils n'ont pas répondu à la demande d'être. Et cette non-réponse, quelque en soit le motif étiologique, a pour effet de déchaîner la passion ; une passion douloureuse autour d'un enfant qui n'arrive ou ne veut pas entrer dans le champ de l'Autre. Même au sein des équipes soignantes, la passion fait rage. Elle radicalise les positions théoriques et stratégiques. Elle rend sourd. Chacun croit trop souvent qu'il est dans la vérité et cherche à l'imposer. Cette vérité conjointe à un savoir qui se veut inattaquable présente les caractéristiques du discours du maître, soit : les caractéristiques d'un discours qui suture le sujet, l'objective.

Les psychanalystes, eux-mêmes, se sont longtemps enfermés dans cette position. Aujourd'hui elle est majoritairement occupée par les tenants de la méthode teach faisant dogmatiquement de l'autisme un trouble primaire de la compréhension des messages humains comme si comprendre les messages, communiquer n'était que d'ordre instrumental et cognitif.

C'est vrai qu'un enfant autiste quand il lui arrive d'utiliser nos vocables est incapable d'accéder à une métaphore. Demandez-lui d'entendre une métaphore comme « les lumières de l'esprit » ! Il va certainement chercher où ça s'allume sans compter que le mot « esprit » va rester pour lui une énigme infranchissable. C'est dire que, même quand il utilise les mots de notre langue, il les utilise en dehors de toute abstraction. Les mots valent pour lui comme des choses.

Alors, qu'est ce qui fait que nous ne sommes pas tous autistes, que nous sommes capables d'abstraction c'est-à-dire de faire usage des mots non pas comme des choses mais comme des signifiants ?

Si les mots ont pour nous valeur de signifiants c'est que nous sommes déjà rentrés dans l'abstraction, dans l'abstraction du phallus. Ce sens de l'abstraction n'est-il pas ce qui caractérise notre humanité. Ce sens nous coupe de la perception immédiate du monde et des autres; il nous fait poser un au-delà à nos pensées, à nos perceptions, supposer qu'il y a toujours autre chose à entendre, à voir, à dire; il nous fait sentir qu'il y a toujours un réel qui nous échappe.

D'où nous vient cette tendance à l'abstraction qui nous qualifie?

À cette question la psychanalyse tente de répondre. Sa réponse d'ailleurs peut être considérée comme un mythe voire comme un délire parce qu'elle se montre incapable de démontrer quoi que ce soit de ce temps originaire constitutif du sujet de la parole qui ne peut éprouver le réel de son être que comme abstraction qui se déduit des failles de son manque à être et de son manque à jouir.

La psychanalyse pose cette aptitude du sujet humain à l'abstraction comme l'effet de sa réponse au manque perçu dans l'Autre maternel. Le fait que quelqu'un s'occupe de nous, nous parle, nous nomme témoigne d'un manque. Le manque que l'Autre nous signifie à travers ses attentions reste une énigme mais c'est pourtant à la hauteur de cette énigme que nous cherchons à nous hisser, à placer notre être. Cet élan nous propulse dans l'abstraction c'est à dire dans un rapport au monde qui nécessite une interprétation. Cependant cette interprétation sera fonction de la manière dont le sujet se positionne, s'oriente face au manque de l'Autre. Elle dépendra d'un mode de réponse qui n'est structurellement pas le même selon que le sujet se révèle psychotique, névrosé ou pervers.

Et s'il nous faut entrer dans cette abstraction du phallus comme signifiant du manque dans l'Autre c'est pour entretenir avec lui un rapport contrarié puisque cette demande qui nous traverse, à laquelle, certes, nous nous efforçons de répondre, nous ne pouvons que la trahir si nous ne voulons pas rester pétrifiés dans les signifiants de la demande de l'Autre ou disparaître dans notre réponse puisque le phallus maternel n'existe pas. Nous ne pouvons que nous

défendre de ce qui nous requiert. Cette défense n'est rien d'autre que la passion de l'ignorance.

Au point où nous en sommes, il convient d'envisager comment l'infans répond à la demande d'être qui lui est adressée par sa mère c'est-à-dire comment il entre dans le champ de la parole, s'engage dans le discours à partir des signifiants de l'Autre.

Lacan a formalisé le rapport du sujet à la chaîne signifiante en limitant cette chaîne à deux signifiants, le signifiant S1 et le signifiant S2.

« S1 le premier signifiant est celui qui est d'abord lu dans l'Autre maternel. C'est en un signifiant mythique. Il est celui qui conviendrait à la jouissance de la mère et pour cela il mérite d'être appelé signifiant maître... à partir de S1, un nouveau signifiant est appelé, il cherche à apporter une réponse à la question posée antérieurement et comme la réponse est introuvable, l'opération S1 → S2 recommence... »

Ce mouvement est dialectique, il a comme cause la recherche de la jouissance qui conviendrait à la mère, il a comme effet le sujet lui-même ce dernier est seulement le résultat de l'opération.

Le sujet s'exclut en posant l'association qui va de S1 à S2 et du coup S2 se définit d'être une pensée sans sujet. »²

La pensée inconsciente est constamment relancée par l'écart entre la réponse (S2) et ce qui est requis par le signifiant maître (S1) à savoir la jouissance. Toute nouvelle réponse ne sera jamais qu'un autre S2 tout aussi impuissant à satisfaire ce requisit. L'écart entre S2 et S1 représente ce qu'il aurait fallu être pour être à la hauteur de la demande maternelle à savoir s'égaliser au phallus ($S2 - S1 = - \phi$) et comme ce n'est pas le cas l'opération laisse un reste: le sujet identifié seulement par son manque à être. Lacan donne à ce réel produit sous l'égide du signifiant maître le nom d'objet a qui désigne cet irréprésentable qui est aussi ce que le sujet a de plus intime.

Et cet effet va devenir la cause de la chaîne signifiante du discours que le sujet déploie. À

ce titre l'objet a mérite d'être qualifié comme l'effet-cause du désir.

Ainsi décrite, la chaîne signifiante que le sujet produit se présente comme une chaîne ordonnée; ordonnée parce que polarisée autour du signifiant maître S1 véritable point de mire qui actionne la formation des différentes pensées du sujet. L'on constate que l'inadéquation de S2 par rapport au S1 est la condition du déploiement de la chaîne mais ceci: au prix de la perpétuation du manque à être du sujet.

L'enfant autiste n'a pas répondu, n'est pas entré dans l'ordre signifiant faute sans doute de ne pas pouvoir poser un S1 à partir de quoi le discours s'organise. Et s'il traite les mots comme des choses c'est que les mots n'ont pas vraiment de valeur signifiante pour lui.

Ça ne veut pas dire que les mots n'ont pas de prise sur l'enfant autiste; ils ont même un impact très fort, peut-être même un effet de bombe car l'autiste ne peut les intégrer, les incorporer faute d'une interrogation sur l'X énigmatique du désir maternel qui nous fait supposer un S1 soit le signifiant qui conviendrait à la jouissance de la mère: le phallus.

Le sujet à un rapport compliqué avec ce signifiant maître parce qu'il est à la fois celui qui nous convoque, qui nous appelle à l'existence et celui qui nous anéantit si on s'en approche de trop près.

Nous entretenons de ce fait, d'emblée avec lui, une relation d'hainamoration. C'est encore le signifiant de l'emprise, de l'emprise sur le corps. C'est aussi celui autour duquel se joue la question de la vérité qui comme le martèle Lacan ne peut pas toute se dire... elle ne peut pas toute se dire parce que la jouissance en S1 se défalque de tout énoncé. Elle se défalque du savoir qui est en S2. Cette disjonction de la vérité et du savoir est la source d'une tension irréductible pour le sujet humain qui va néanmoins chercher à les rejoindre.

Le S1 est tout désigné pour susciter et vectoriser la passion de l'ignorance parce que de ce rapport qui nous lie à lui nous ne voulons rien savoir.

S'égaliser au phallus, être l'objet de l'Autre représente le vœu le plus cher et, sans doute, le plus secret du sujet mais comme cette occurrence le vouerait à disparaître il lui faut refouler,

rejeter au dehors cette signification phallique. Ce rejet est facilité par l'entrée en scène du signifiant du nom du père qui allège le sujet des contraintes de la demande maternelle en détournant à son profit une part de la jouissance. Le rejet à l'extérieur de la jouissance phallique aboutit à la constitution d'un dedans et d'un dehors, de l'inconscient et de la conscience.

C'est dire que la signification phallique va dès lors occuper la scène du monde la doubler de son mystère: le réel. C'est dire encore que dans tout ce que nous percevons, ressentons, pensons, il y a toujours un réel, un objet caché derrière le voile. Cet objet nous hante, nous intrigue, nous pousse à l'investigation, au désir de savoir pour toujours mieux comprendre, mieux appréhender ce monde dans lequel nous vivons, agir sur lui et repousser ses limites car ses limites ne nous suffisent pas au rêve du phallus aussi vaste que l'univers.

Là encore, dans ce formidable effort d'abstraction, d'interprétation et de fabrication d'un monde humain qui nous décolle toujours plus de notre chère nature, n'essayons-nous pas d'inscrire un S1 ?

Nous tentons par nos calculs de maîtriser le réel. Ce réel dont il nous faut ignorer pour assurer notre jouissance qu'il n'est qu'un reflet de nous même. Le motif profond de l'acte de ce sujet de la science qui s'échine à écrire des équations, à poser des égalités avant d'être une quête de savoir est surtout animé d'un désir d'inscrire un S1 soit: un énoncé qui au moment où il est produit égaliserait le sujet au phallus.

La suture du sujet qui accompagne cet acte vaut comme jouissance.

Dans le discours de la science tel que Lacan l'a mis en mathème:

$$\frac{S2 \longrightarrow \mathcal{A}}{S1 \longleftarrow \mathcal{S}}$$

Le plan de l'énoncé montre ce qui à l'œuvre dans le champ de la science: un savoir qui traque le réel.

Le plan de l'énonciation fait apparaître le véritable enjeu de la recherche: la jouissance.

Une jouissance quelque peu décalée des choses de la sexualité. C'est vrai que le sexe fait souvent symptôme pour le sujet de la science. Il est à la limite devenu superflu puisque la science

peut aujourd'hui pourvoir à la reproduction de l'espèce sans avoir à recourir à la conjonction des sexes. Cette potentialité angélique du sujet de la science a tendance à s'affirmer à proportion de l'emprise qu'exerce sur lui le réquisit de l'Autre et à mesure que s'estompe la figure paternelle ayant la charge d'incarner la question phallique.

Nous voyons au terme de ce parcours que contrairement à l'adage qui dit à l'impossible nul n'est tenu, nous devrions dire qu'à l'impossible nous sommes tenu.

Pour conclure, je souhaite vous donner un exemple du mode de défense psychotique face au réquisit de l'Autre maternel. C'est très parlant, mis en lumière par Roland Gori dans son livre : la logique des passions.

Roland Gori évoque le témoignage de Louis Wolfson dans son livre : le schizo et les langues. Voilà ce qu'il nous en dit :

« Louis Wolfson relate ses démêlés avec la langue anglaise. Il se désigne lui-même comme psychotique, étudiant de la langue schizophrénique... Il ne supporte pas d'entendre sa langue maternelle, l'anglais et plus particulièrement lorsque sa mère l'énonce.

Chaque mot qu'elle prononce le blesse en le pénétrant douloureusement. Il se défend de cette intrusion par une stratégie consistant à tuer la langue maternelle et en désossant les mots anglais pour les remplacer par des mots étrangers... L'incorporation auditive du mot anglais se trouve convertie, purifiée, transformée en synonyme et homophone étranger. Cette opération de conversion linguistique... maintient à distance la langue haïe. Elle relève du meurtre rituel et sacrificiel d'une langue maternelle tout uniment confondue avec le corps de la mère...

Par cette traduction, Wolfson tente de se dégager des qualités sensibles de la langue maternelle.

Ce rapport à la langue est associé à un investissement singulier de la nourriture. Sa mère non seulement l'attaque avec des mots mais encore elle le tente par des aliments offerts à sa voracité, nourritures aussi impures et dangereuses que les mots anglais susceptibles de le

contaminer...

La stratégie d'exorcisme participe du même processus : abstraire, dévitaliser, purifier la nourriture dangereuse en la transformant en formules chimiques ou caloriques, en schèmes formels du savoir.

Wolfson est poursuivi par la langue maternelle c'est-à-dire par l'horreur, la haine, la passion érotique qu'elle lui inspire.

La langue comme objet partiel du corps imaginaire de la mère dont il essaye de se débarrasser ou à défaut de neutraliser, pour se dégager de sa composante incestueuse déployée sous la forme du cannibalisme.

Wolfson fait œuvre linguistique même si cette œuvre est organisée par un délire. Dans l'effroi de la psychose il fait apparaître ce que le langage doit à ce que Lacan appelle une élucubration de savoir sur la langue...

On le sait la langue en un seul mot chez Lacan signifie l'ensemble des équivoques que la langue permet. C'est sur cette équivocité même que joue l'interprétation analytique.

Lacan précise : « le langage n'est que ce qu'élabore le discours scientifique pour rendre compte de ce que j'appelle la langue »...

« Le langage d'abord ça n'existe pas. Le langage c'est ce qu'on essaye de savoir concernant la fonction de la langue. »

La langue maternelle se présente d'abord comme la langue. Elle opère un rapt de l'infans dont l'Autre jouit pour faire parure à sa propre castration. »³

À travers ce cas de psychose Roland Gori traduit parfaitement notre inlassable effort pour nous dégager de la détermination des signifiants de l'Autre, de leur emprise fondamentalement aliénante, de l'érotisation exténuante que suscite la langue maternelle. Cela est intelligible si on admet que l'enfant ne peut répondre à ce qu'on lui demande qu'avec ce qu'il a à savoir son corps.

Wolfson reste sous l'emprise du signifiant maître qui réclame à tout prix la jouissance. Il se défend néanmoins des déterminations de l'Autre grâce à cette passion haineuse qui habille son manque à être d'un bien fragile oripeau. Un manque à être dont la manifestation, totalement

3 Roland Gori, La logique des passions, Flammarion, 2005, p 155 à 161

pulsionnelle, lui laisse très peu de marge pour soutenir sa subjectivité. Le témoignage de Wolfson me paraît toutefois un bel exemple de suppléance à la forclusion du nom du père.

Le nom du père est ce signifiant qui permet au sujet de cesser de penser qu'il contient en lui l'objet cause du désir maternel. Il le délivre de

répondre avec son corps au manque de l'Autre car cet objet est ailleurs, en tout cas hors de lui. Ce signifiant doit faire défaut à Wolfson car il n'a visiblement pas rejeté hors de lui l'objet cause mais construit une suppléance qui lui permet, grâce à ses élucubrations sur la langue maternelle, de latéraliser l'impact de la demande.